

DE L'A. D. I. R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

Christmas Carol



Ce fut un beau Noël, au fond de notre détresse de vaincus, ce vendredi 25 décembre 1942, qu'une neige épaisse, relevée en tas sur les trottoirs, faisait paraître blême sous un ciel gris.

Deux aviateurs américains m'étaient, la veille, littéralement tombés sur les bras. Une forteresse volante, incendiée par la D.C.A. lors d'un bombardement sur Rouen, les avait éjectés dans les prairies normandes, où des paysans leur firent un généreux accueil. Une filière amie les dirigea vers moi, bien que l'essentiel de mon activité fût consacré à la recherche du renseignement. Il y avait dans nos services de ces « bavures » imprudentes, mais parfois providentielles.

Trouver un gîte à ces jeunes gens ne posait pas de problème. Une concierge du quartier d'Auteuil, M^{me} Gosset, tenait à notre disposition, au rez-de-chaussée de l'immeuble dont elle avait la garde, un appartement inhabité. Maintes fois, des camarades traqués par la Gestapo vinrent demander asile à cette femme courageuse, qui les accueillait toujours avec le sourire et mille attentions réconfortantes.

— Mais ce sont des Bonshommes Noël que vous m'amenez là. Il ne manque plus que l'arbre avec les bougies, s'exclama-t-elle quand j'entraî dans sa loge avec mes gailards poudrés à frimas, car la neige s'était remise à tomber.

Je ne sais pourquoi, ces grands garçons en détresse qui nous tombaient du ciel un 24 décembre prenaient figure de porte-bonheur.

— On ne peut pas leur laisser passer Noël dans ce trou sans une distraction ; faut nous débrouiller pour leur faire une belle fête, me dit la concierge d'un ton impératif, tandis que dans la salle où elle nous avait introduits, qui sentait l'armoire humide derrière les persiennes closes, elle s'empressait de mettre des draps aux lits et allumait un petit radiateur électrique pour dégourdir l'air glacé. Nous nous mouvions comme des ombres, à pas feutrés, avec des gestes prudents, car ces pièces devaient sembler vides ; il fallait qu'aucun bruit n'en sortît.

A mi-voix, nous devisions avec nos hôtes et leur faisions de minutieuses recommandations. J'utilisais pour ces échanges un anglais quelque peu fantaisiste. M^{me} Gosset obtenait de meilleurs résultats avec une mimique expressive accompagnée de petits gloussements. Il jaillissait tant de lumière de son regard bleu, sous la grise chevelure vaporeuse, que cela rendait intelligible le pire charabia.

« Une belle fête ». Je me répétais ces mots de ma vieille amie en remontant toute seule la rue du Ranelagh dans une neige fraîche où les pas enfouaient. Une belle fête. Comme c'est commode quand les restrictions vident nos garde-manger, assèchent nos caves, quand nous sommes tous pauvres et que le deuil pèse sur nos âmes ! Elle a raison cependant cette femme qu'un puissant dynamisme, malgré ses soixante ans et ses rides, fait rayonnante comme la jeunesse.

Je sors du métro aux Champs-Élysées. Un projet a mûri dans ma tête pendant le court trajet. Il y a là un autre logis que je connais bien, habité par un médecin ami, le professeur Pasteur Vallery-Radot, mon collaborateur dans le service de renseignement. Je sais les ressources de son cœur et de son ingéniosité.



Dans son cabinet, lambrissé de bois des îles, je lui expose la situation.

— Des Américains ! Mais c'est merveilleux un jour de Noël ! (D'enthousiasme, il arpente la pièce.) Rien sûr, elle a raison la concierge. Une fête ! Il n'y a rien de trop bon pour eux.

Et tout de suite, comme il est réalisateur, il disparaît dans des coulisses fécondes. Quand il revient, c'est lui qui évoque à mes yeux le Bonhomme Noël, tant ses bras sont chargés de dons royaux. Sa petite taille est presque cachée tout entière par les paquets dont émerge seule sa tête au front puissant.

— J'ai là un poulet tout rôti, qui était préparé pour notre repas de famille ; ils le mangeront de meilleur appétit que nous. Et des confitures de l'armoire aux réserves, et le beurre de notre ferme morvandiste, et un gâteau qu'a fait la cuisinière avec la farine épargnée pour les fêtes. Et des cigarettes, et du chocolat... Je gardais au fond de ma cave quelques bouteilles de champagne Veuve Clicquot, pour les faire mousser le jour de la victoire ; en voici deux, car ce Noël nous apporte un souffle avant-coureur de la libération... Mais je voudrais bien les voir ces Américains. Est-ce que nous ne pourrions pas boire le champagne avec eux ?

C'est contraire à toutes les règles d'introduire dans un abri de parachutistes une personne que son service n'y appelle pas. Mais, que diable ! ce n'est pas tous les jours Noël.

Dans la matinée du 25 décembre — les ukazes de l'occupant qui nous bouclent chez nous la nuit nous interdisant le réveillon — nous arrivons, le professeur et moi, portant à deux un grand cabas très lourd, dans la petite rue d'Auteuil.

Un coup d'œil dans l'escalier, dans le vestibule. Que personne surtout ne nous voie entrer ! La concierge n'est pas dans sa loge. A la porte de l'appartement, nous frappons trois coups précipités — un point d'orgue, puis deux coups longs. C'est le signal convenu.

Glissement de pantoufles derrière l'huis. Une fente prudemment entrouverte dans laquelle je devine, noyée d'ombre, deux têtes jeunes penchées.

— Hallow, good friends !

— Chut, chut !

Nous nous introduisons dans le noir antichambre, fermant silencieusement la porte.

40P.461-6

M^{me} Gosset émerge d'une pièce latérale, prend nos paquets sans un mot et disparaît.

On se croirait aux Enfers, dans une assemblée d'ombres chuchotantes. Mais non, c'est un coin de paradis, quand les battants s'ouvrent sur le petit salon aux volets toujours clos. La pièce est éclairée par de minuscules bougies de toutes les couleurs, piquées dans la verdure de sapin et qui font scintiller du papier d'argent, des dorures, des étoiles cristallines.

Au pied de l'arbre, dans la lumière qui tombe avec des gouttes de cire, s'étalent le poulet croustillant, le gâteau roux comme une gerbe, les bouteilles coiffées d'or ; et des petits cadeaux encore : une cravate pour le pilote, une écharpe de soie pour le navigateur.

Les deux garçons, si jeunes qu'ils semblent sortir à peine du collège, regardent avec des yeux émerveillés. Ne sommes-nous pas dans quelque foyer chaud d'intime bonheur, où le petit Jésus est venu garnir les souliers dans la cheminée, plutôt que dans un noir logis sans feu, où la mort nous guette, où deux enfants d'Amérique, menacés d'esclavage, sont séparés de ceux qu'ils aiment par l'océan et par d'obscurs dangers ?

La tendresse humaine opère des miracles. Nous avons passé deux heures, ce matin-là, dans l'allégresse d'un Noël familial.

— Je vais faire marcher la T.S.F. très fort pour couvrir notre bruit si nous ne sommes pas prudents, fait la concierge, dont les pas sautillent de bonheur. Et dans la loge toute proche, la radio solitaire gueule à tous les échos.

Ici on choque les verres, on rit tout bas, on bavarde en « petit nègre » à la clarté des bougies qui font grésiller les aiguilles vertes. Jack et Willy, un grand brun carré d'épaules, un petit blond au visage enfantin, nous content leurs raids, l'entrain de cette jeunesse qui se bat pour notre délivrance. Ils nous disent l'effort de guerre de leur peuple, l'espoir qui l'anime. Nous parlons, nous aussi, de nos efforts, de notre espérance, des mille bonnes volontés actives dans l'ombre, de la détresse d'une nation qui souffre.

Mais c'est la foi aujourd'hui plus que jamais qui domine. L'ennemi peut menacer, il peut tuer. Il n'empêchera pas, sous son nez, à sa barbe, de telles comunions qui sont un symbole des forces unies dans une lutte acharnée, et que lie par dessus tant de barrières un idéal plus puissant que la mort.

J'ai compris dans ce Noël clandestin, où le risque faisait pétiller nos esprits avec la mousse de champagne, où le médecin petit-fils de Pasteur, et la concierge, et Jack et Willy, et moi-même, tous ces êtres qui ne savaient pas réciproquement leurs noms, qui ne se connaissaient pas hier, qui ne se reverraient plus demain, se sentaient si intimement frères — j'ai compris le secret des grandes réalisations humaines.

Yvonne Pagniez.

Décorations

Ont été nommés chevaliers de la Légion d'Honneur nos camarades Laetitia Leleuch, née Giletta, et Adrienne Barbero, née Villegia.

Faire réfléchir les jeunes

Souvent j'ai entendu dire que les jeunes ne s'intéressent plus à la Résistance, à l'époque hitlérienne et aux camps. Six années d'expérience me font dire que ce n'est pas exact. On se demande également si les jeunes peuvent prendre notre relève. J'en ai la conviction.

Il y a sept ans que j'ai pris ma retraite et depuis plus de six ans je parcours la France et je vais même en Allemagne pour parler de notre passé. Le hasard m'y a amenée. J'ai tenté une première expérience à mon lycée, expérience qui était positive, à tel point que mes anciens élèves m'ont presque suppliée d'aller faire la même chose dans d'autres établissements scolaires. C'est ce que j'ai fait en pensant que tout cela ne durerait que quelques mois, mais cela continue et ce n'est pas fini. Ce qui m'a décidée définitivement à ne pas m'arrêter c'est un événement grave qui s'est passé il y a environ cinq ans à Saint-Dié, ville qui fut complètement rasée par les troupes allemandes en retraite. C'était le 11 novembre. Sont apparus six jeunes qui venaient d'ailleurs, en uniforme de S.S., portant un brassard avec la croix gammée au bras. Ils sont entrés dans un café où des veuves de guerre étaient réunies et ils les ont provoquées. On a peu parlé de cet événement mais, alertée par des camarades, j'ai écrit au maire de Saint-Dié pour lui demander de se mettre en rapport avec le lycée Jules Ferry afin que je puisse y faire une conférence. J'ai pu faire cette conférence, et le résultat a été très bon. Depuis lors, je suis revenue plusieurs fois à Saint-Dié, où j'ai parlé dans tous les établissements scolaires. C'est ainsi que j'ai pu toucher en plus de six ans plus de 20 000 jeunes dans les lycées, les C.E.S., les E.E.T., les institutions libres, à l'Ecole normale d'Epinal et même à Metz dans une école primaire Freinet.

Mon exposé dure environ une heure. Je retrace ce que j'ai vécu en soulignant qu'il s'agit de nous et aussi que l'on peut avoir vécu ailleurs une autre expérience. Mon propos est plutôt de montrer comment on peut s'en sortir grâce au bon moral, à l'amitié, à la solidarité et à la compréhension mutuelle. Je me suis souvent aperçue que le fait de ne pas le faire, de ne souligner que les horreurs — il est évident que je n'embellis pas non plus — les rend incroyables, car nous-mêmes ne pouvions pas concevoir que de telles horreurs pouvaient exister. C'était souvent pour nous un cauchemar d'où nous espérions nous réveiller. Pour eux, c'est comme une sorte de science-fiction si on ne réussit pas à leur prouver par des exemples simples que l'homme qui croit fermement en quelque chose trouve en lui infiniment plus de ressources morales et physiques qu'il ne soupçonne. Je souligne toujours que nous ne sommes pas des héros, mais des êtres simples qui ont peur et que l'essentiel est de vaincre sa peur. Cela je l'ai vécu, et c'est à leur portée. Les nombreuses lettres et preuves de confiance que j'ai reçues me prouvent que j'ai raison de le leur dire. Ils en ont besoin, car l'époque dans laquelle ils vivent est très difficile, et souvent ils m'expriment leur angoisse.

Il est évident que je ne me contente pas de ne parler que du passé, mais je relie ce passé au présent en leur prouvant que tout

ce qui arrive, à notre époque, dans un très grand nombre de pays totalitaires est une conséquence directe de ce qui s'est passé pendant l'époque nazie. Pour la première fois dans l'Histoire un régime totalitaire a dépassé tout ce qui s'était fait avant en exterminant scientifiquement des millions d'êtres humains innocents, des hommes, des femmes, des enfants. Et parce que le monde a laissé faire et qu'il est resté longtemps indifférent, on a introduit dans l'Histoire une horreur qui dépasse toutes les horreurs des siècles passés et ainsi ouvert la voie aux camps, aux tortures, aux cliniques psychiatriques, aux assassinats d'innocents. Quand on raisonne ainsi, les jeunes comprennent mieux la portée de ce qui a eu lieu à l'époque hitlérienne. Il serait trop long de développer tous les thèmes que je traite. Je me contenterai de copier un certain nombre des questions que l'on me pose en une heure, qui se prolonge souvent.

Questions posées par les élèves

- Les Allemands connaissaient-ils l'existence des camps ?
- Y a-t-il eu des tentatives d'évasion ?
- Comment expliquez-vous une telle barbarie ?
- Dans une situation similaire, vous engageriez-vous dans le même combat ?
- Comment se conduisaient les ouvrières allemandes ?
- Est-ce qu'une de vos amies est décédée ?
- Comment expliquez-vous la collaboration ?
- Y avait-il des femmes allemandes prisonnières dans les camps ?
- Y a-t-il eu des expériences médicales dans les camps que vous avez connus ?
- Lorsque vous vous êtes engagées, connaissiez-vous l'existence des camps ?
- En quoi consistait la résistance ?
- Est-ce que vous méprisez tous les Allemands ?
- Comment les Allemands ont-ils accueilli les Alliés ?
- Si l'on éliminait tous les S.S., pourrait-on éliminer le fascisme ?
- Que pensez-vous de la poursuite des condamnations contre les nazis ?
- Si vous aviez été juge à Nuremberg, quel aurait été votre jugement ?
- Aviez-vous quelquefois perdu tout espoir ?
- Le régime était-il le même pour les adolescents ?
- Aviez-vous mis longtemps à vous réintégrer ?
- Quelle était la moyenne d'âge des S.A. et des S.S. ?
- Etes-vous marquée pour la vie ?
- Parlez-nous de la nourriture et des maladies dans les camps ?
- Les Allemands échappaient-ils aux épidémies ?
- Qu'est-ce qui vous a aidées à lutter ?
- Les gardiennes pouvaient-elles sortir ?
- N'avez-vous jamais essayé de rendre les coups ?

Commissaire de la république du général de Gaulle

par Francis Louis Closos *

Francis Louis Closos a publié au printemps un livre de souvenirs sur son expérience de commissaire de la République dans la région du Nord de la France, de septembre 1944 à mars 1946. Le titre : « Commissaire de la République du général de Gaulle » mérite quelque explication de caractère historique. La fonction est nouvelle, le C.F.L.N. * qui dirigeait d'une manière unanimement reconnue, tant par les F.F.C. que par les mouvements et partis de la Résistance intérieure, la lutte aux côtés des Alliés pour la libération de la France, se préoccupait de la mise en place de cadres administratifs pour remplacer les fonctionnaires appliquant dans les régions et les départements les décisions de Vichy et de l'occupant. Cette préoccupation devint urgence après le débarquement en Afrique du Nord, quand les affaires Giraud et Darlan, les problèmes de l'administration de la Corse libérée, l'installation de l'Amgot ** dans l'Italie du Sud montrèrent les intentions des Alliés quant au libre choix du gouvernement du général de Gaulle et de la Résistance intérieure à l'égard de son indépendance nationale. L'unanimité dont j'ai parlé plus haut derrière le C.F.L.N. et son président, le général de Gaulle, complète l'explication du titre.

En France occupée, une commission générale d'études (C.G.E.) désignée par Jean Moulin au printemps 1943 recherche et contacte des hommes ayant la confiance du C.F.L.N. et de la Résistance, capables de prendre en main l'administration locale et régionale à mesure que la libération du territoire se fera par les armes, et ce, avant que les Alliés n'aient eu le temps et l'opportunité de le faire. Cette commission, dans laquelle Michel Debré a un rôle important,

propose des noms choisis, selon les conseils du C.F.L.N., en dehors de la carrière préfectorale, pour leurs qualités de patriotes, pour leur autorité compétente à diriger et à être dans les régions le plus souvent isolées du pouvoir central, les mandataires extraordinaires du C.F.L.N. René Brouillet et Michel Debré firent accepter pour ces délégués provisoires l'appellation de Commissaires régionaux de la République. Le général de Gaulle désigna pour la région du Nord F.L. Closos quand Roland Pré, retenu dans la clandestinité pour ce poste, fut à la libération nommé secrétaire de la Sécurité publique à Paris.

Rien, tant en ce qui concerne son milieu d'origine que ses études universitaires, puis son activité professionnelle, ne préparait Closos à diriger une région essentiellement ouvrière et fortement politisée. « Je venais, dit-il avec honnêteté et modestie, ne connaissant rien ou presque de la vie économique et sociale de tous les jours, des usines, des mines, de leurs travailleurs et de leurs patrons, du monde avec qui j'allais entrer rapidement en rapports quasi quotidiens. »

Mais il avait deux atouts majeurs : d'abord il avait avec la rude population du Nord une complicité née du même combat mené pour la libération de la France et la reconquête des libertés. Ensuite, il était le représentant nommé désigné du général de Gaulle. Deux titres pour être reconnu, accepté, obéi. La tâche n'était pas facile. Arrivé les mains vides, riche seulement de son arrêté de nomination, il lui fallait tout comprendre rapidement, tout organiser de ses nouveaux services et surtout essayer de résoudre les difficiles problèmes de remise en route d'une région épuisée, affamée, détruite, ivre de souffrance et plus encore de vengeance.

Au fil des chapitres, nous voyons le jeune commissaire s'instruire, se former, discuter, s'imposer, assumer des décisions impopulaires face à une population, « traversée, dit-il, par des accents de révolution, criant à la fois sa joie, sa colère et sa haine, exigeant sur l'heure la justice, la vengeance et le pain ».

Je retiendrai trois de ces problèmes :

— Celui de l'épuration où la passion devait tout de même faire une place à la sérénité. A son arrivée, Closos est en face de la situation suivante : les collaborateurs et les traîtres sont en prison, des commissions se sont créées à tous les niveaux administratifs pour juger. Il lui faut transformer ces arrestations en internements administratifs et organiser dans des conditions de légalité dignes de la Résistance victorieuse l'instruction des dossiers et la procédure devant les tribunaux et les cours de justice régulièrement constitués. A lui de faire respecter les décisions de justice tout en normalisant une société passionnée qui gardait de la clandestinité l'habitude d'une justice expéditive et le goût des groupements armés indépendants.

— Celui du ravitaillement. Pour une population si fortement pressurée, le départ des armées d'occupation signifiait le retour à la normale sinon à l'abondance. Ce n'était pas si simple, la région était ruinée, son cheptel abattu, ses champs minés, les exploitations sucrières détruites, ses ports de pêche utilisés par la marine de guerre alliée, la mer interdite aux pêcheurs. Ajoutons l'absence de transports, une infrastructure ferroviaire lamentable, quelques vieux camions et peu d'essence ! Le marché noir florissant sous l'occupation reste la règle de ceux qui se débrouillent. Les manifestations revendicatrices des ménagères sous Vichy reprennent contre les nouveaux pouvoirs. Et c'est ainsi que notre commissaire de la République doit en novembre 1944 annoncer qu'il retiendra sur les rations de décembre la ration supplémentaire de 150 gr. de beurre qu'un préfet n'avait pas osé refuser. Tant pis pour la popularité de Closos et son image de marque !

— Celui de la reprise de l'économie : face aux pénuries de transports, de matières premières et d'énergie, à l'entrée de l'hiver 1944-45, le nombre des chômeurs partiels et totaux augmente rapidement. Les usines sont détruites, certains puits de mine détériorés, le matériel qui subsiste est vieux et surtout l'isolement créé par l'absence de moyens de transport complique l'approvisionnement et les débouchés d'une région industrielle liée étroitement pour son économie au reste de la France. La guerre n'est pas finie, l'offensive allemande dans les Ardennes avait entraîné la réquisition par les Alliés des quelques moyens de transport locaux existants. Au commissaire de la République de le faire admettre aux mineurs, qui voyaient le charbon stocké sur le carreau des mines tandis que la France grelottait et que dans la région même les usines s'arrêtaient faute de combustible. A lui de prendre la décision que chaque foyer, chaque usine de la région pourraient recevoir du charbon pour peu qu'ils en assurent le transport. Au commissaire d'expliquer qu'au plein emploi de l'occupation succédait le chômage dans les cimenteries, les briqueteries, les verreries, alors que la reconstruction dans la région attendait les matériaux.

Trois problèmes parmi beaucoup d'autres. La guerre est encore aux frontières, les Alliés sur le sol de France, la liberté retrouvée a réanimé les partis politiques et les organes de presse. C'est ce climat que Closos décrit avec compréhension. Clandestin devenu du jour au lendemain homme public, il fut pendant dix-huit mois commissaire de la République, l'un de ces personnages que définit Michel Debré dans un rapport au C.F.L.N. « administrateur et politique à la fois, disposant des attributions les plus étendues, capable même sans directives, de gérer des services, de réorganiser la justice, de maintenir l'ordre afin de représenter la France en face d'une armée étrangère. »

Lucie Aubrac,
agregée de l'Université.

* Comité français de libération nationale siégeant à Alger.

** Cadres administratifs importés des Etats-Unis.

— Comment a-t-on pu organiser les sabotages à l'usine ?

— Aviez-vous le sentiment que vous sortiriez vivante des camps ?

— Que pensez-vous des dirigeants de la France de cette époque ?

— Y a-t-il eu des grâces pour les prisonniers ?

— Des déportés ont-ils collaboré ?

— A l'approche de la libération les Allemands ont-ils été plus cruels ?

— Quel était l'état d'esprit des Allemands ?

— Que pensez-vous du film *Holocauste* ?

— Pourquoi a-t-on poursuivi les juifs ?

Beaucoup de questions sont aussi posées sur les régimes totalitaires à l'heure actuelle. Questions sur la Croix-Rouge de ce temps et sur le rôle d'Amnesty International actuellement et s'il est possible que cela recommence, même en France, etc.

Cécile Huk.

* Presses de la Cité.

L'assemblée générale aura lieu le samedi 14 mars 1981

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Samedi 14 mars à 15 heures : réunion de l'assemblée générale.

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 aux Champs-Élysées, angle de la rue Balzac.

A 19 h : Cocktail à la Maison des F.F.L., 59, rue Vergniaud, XIII^e.

Tous les transports seront assurés en autobus. Il est demandé de s'inscrire avant le 25 février.

Dimanche 15 mars : Une visite est prévue à la crypte de la Sorbonne, où sont

enterrés douze universitaires résistants. La flamme sera ranimée dans la cour de la Sorbonne.

A 12 h 30 : Déjeuner à l'Unesco.

Détails et prix dans notre prochain numéro.

ÉLECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil

d'administration. Les membres sortants cette année sont M^{mes} Anthonioz, Charpentier, L'Herminier, Mella, Souchère et Vernay.

COTISATION ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1980 (montant minimum 25 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D. 5266-06.

Vie des sections

Section Loiret-Centre

Bien courageuses furent les camarades qui sont venues nous rejoindre le 25 octobre à Orléans, affrontant le froid subit et les caprices d'une locomotive de la S.N.C.F. Fort heureusement, enfin rassemblées autour d'une table, douze camarades ont oublié ces contretemps dans les délices d'un repas des plus fins, suscitant un enthousiasme grandissant. Il est bien dommage que tant d'absentes n'aient pu participer à cette agréable rencontre.

Nous avons partagé joies et soucis de chacune, heureuses de féliciter notre amie Marcelle Larsen dont le fils, chef de laboratoire à l'Hôpital Saint-Louis et maître de recherches au C.N.R.S., s'est vu attribuer un prix de l'Académie des Sciences pour ses recherches en biologie moléculaire.

Notre section a représenté l'A.D.I.R. aux cérémonies anniversaires de la mort du général de Gaulle et le 11 novembre chacune en sa localité.

M. Flamencourt.

Secrétariat social

Prêts de l'Office national des Anciens Combattants

L'Office national des Anciens Combattants fait passer ses « prêts sociaux » de 3 500 à 5 000 francs à partir du 1^{er} janvier 1981. Rappelons que les motifs pour lesquels des prêts sociaux peuvent être sollicités sont les suivants : maladie, accident, changement de situation ou de domicile, etc.

Le remboursement, qui ne comporte pas d'intérêts, doit être effectué en 3, 6, 12, 18 mois maximum.

Si cette formule d'aide vous intéresse, le mieux est de vous présenter 165 rue Réaumur entre 9 h et 12 h ou entre 13 h 30 et 17 h 30 au premier étage, bureau 108, munie d'une pièce justifiant votre qualité de ressortissant.

En province, s'adresser aux Anciens Combattants de son département.

Carnet familial

NAISSANCES

Julien, petit-fils de notre camarade Odette Girodroux-Lavigne. Metz, 6 novembre 1980.

Eric, fils de Tanguy de Robien et Albane, fille de Pascale Dehen, arrière-petits-enfants de notre camarade M^{me} de Robien, novembre 1980.

MARIAGES

Jean-Louis, fils de notre camarade Gisèle Probst a épousé Martine Thomazé. Vitry-le-François, 20 octobre 1980.

Serge Barbreaux, fils de notre camarade Marie Barbreaux, a épousé Elisabeth Le Dourner le 1^{er} septembre 1980.

Maryannick, petite-fille de notre camarade Marie Fontaine, a épousé Hervé Thau-nay le 6 septembre 1980.

DÉCÈS

Notre camarade Marie Palmbach est décédée. Paris, 28 juillet 1980.

Notre camarade Joséphine Delavigne est décédée. Lesconil, 19 septembre 1980.

Notre camarade Madeleine Lansac a perdu sa sœur. Tours, 7 octobre 1980.

Nos camarades Odile Perodeau et Marie-Claire Jacob ont perdu leur frère. Paris, 14 octobre 1980.

Notre camarade Betty Munsch a perdu son mari. Le Thillot, octobre 1980.

Notre camarade Maryvonne Terrier de la Chaise est décédée. Avignon, octobre 1980.

Notre camarade Eugénie Rosselot a perdu son petit-fils. Six-Fours-la-Plage, 1980.

Notre camarade M^{lle} Matthey est décédée. Paris, 24 novembre 1980.

M^{me} Trosseau, des Amis de l'A.D.I.R., a perdu son mari, ancien interné résistant. Juillet 1980.

Notre camarade Yvette Quellan a perdu son mari. Angers, août 1980.

Notre camarade M^{me} Houdret de Kermarec, née Odette Fouetillou (Dédée de Paris), est décédée. Montsoreau, 14 octobre 1980.

Notre camarade Marie-Claude Villon a perdu son mari. Novembre 1980.

ENFANTS DE DÉPORTÉS

Notre présidente a reçu récemment la lettre suivante :

Je suis la belle-fille de Madame Elie, ancienne déportée de Ravensbrück décédée en 1968, ancienne responsable de la section de Rennes...

Mon mari et moi recevons et lisons Voix et Visages et nous nous demandons s'il existe un regroupement des enfants d'anciennes déportées. Après vous, encore un moment, peut-être que les enfants pourraient porter témoignage et poursuivre votre action.

Cette lettre est arrivée, par hasard sans doute, peu après un témoignage paru dans *Le Monde* du 24 octobre. L'auteur, Jacqueline Demornex, écrivait :

Je ne sais pas comment cela se passait chez les autres enfants de déportés. Mais chez nous, on n'en parlait jamais...

...Je savais que dans la mémoire de mon père existait une horreur, entourée de silence comme de barbelés. Un silence de trente-cinq ans que nous venons de rompre au cours de ce que certains appellent avec un peu de dédain ennuyé « une réunion d'anciens combattants ».

A cette réunion, le congrès annuel des anciens déportés du Struthof, où son père s'était décidé à aller pour la première fois, M^{me} Demornex a entendu évoquer beaucoup de souvenirs, et la proposition du représentant du ministre a retenu son attention :

« Vous êtes le dernier carré, a-t-il dit, les derniers survivants. Après vous, les historiens écriront ce qu'ils voudront. Si chacun de vous enregistrerait sur cassette ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu, avec ses mots à lui ? Vos voix resteraient. »

Sans doute beaucoup d'enfants de déportés y ont-ils pensé. Mais M^{me} Elie va plus loin. Elle propose ses services pour assurer une partie du secrétariat au cas où une telle entreprise verrait le jour. Si des enfants de déportés sont intéressés par cette idée, peut-être pourra-t-on réaliser, avec l'aide de M^{me} Elie, le regroupement souhaité.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la

Commission paritaire : 31739

GROU-RADENEZ & JOLY, IMPRIMEURS - PARIS 6